

Lycée Descartes
CPGE MPSI – 1^{ère} année

Sujet de Dissertation

-

« La force naît de la résistance »

- Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime*

Présenté par

DENIS Théo

Le 10 juin 2021 à Tours

« Certains animaux ont une vision

Assez forte pour viser le soleil. »

Dans le *Canzoniere*, Pétrarque évoque dans cette citation extraite d'un sonnet la résistance des animaux, y compris les hommes, vis-à-vis du soleil. Il caractérise la force qu'exerce le soleil sur les animaux par l'éblouissement qu'il provoque, et la résistance des animaux par leur aptitude à regarder le soleil. L'ensemble des forces est imagé par la vision, la contemplation du soleil, or, la contemplation c'est l'affirmation de soi de la volonté de puissance, c'est le fait de donner du sens au réel. Ainsi, les hommes qui contemplent le soleil, les hommes supérieurs, en lui résistant, peuvent exprimer pleinement leur vie, et se surpasser.

Dans *Journal intime*, Henri-Frédéric Amiel expose : « La force naît de la résistance ». La force, au sens psychologique, c'est une capacité morale et intellectuelle, qui relève de la volonté et du caractère, et qui se traduit par la détermination et la constance dans l'action. La force est une énergie vitale, une puissance dynamique, la volonté de surpasser la faiblesse et l'impuissance. Naître, c'est commencer à exister en résultant de quelque chose, ici de la résistance. La résistance, c'est une réaction visant à empêcher, ou du moins diminuer une action, à laquelle on fait face. Psychanalytiquement, c'est une opération par laquelle une force s'oppose au retour à la conscience des pulsions refoulées et de leurs représentations. La force qui naît de la résistance, c'est donc une force qui résulte d'une épreuve qu'éprouve l'homme, et qui permet de surmonter cette dernière.

On peut ainsi redéfinir ce qu'exprime Henri-Frédéric Amiel de la manière suivante : la volonté du surpasement de la faiblesse a pour origine les épreuves de la vie, c'est-à-dire que l'homme ne se surpasse lui-même que grâce à l'affront d'épreuves.

La volonté de l'homme à se surpasser lui-même, sa force de vivre, naît-elle donc seulement dans la résistance de l'homme face aux épreuves, ou peut-elle également résulter de la destruction qu'infligent les épreuves à l'homme ? Ou la force de vivre ne naît-elle d'aucun lien avec les épreuves qu'endure l'homme, mais seulement de la volonté de se surpasser lui-même, dans le seul but d'exprimer pleinement sa vie ?

A l'aide des œuvres de Nietzsche, *Le gai savoir*, de Svetlana Alexievitch, *La Supplication*, et de Victor Hugo, *Les Contemplations*, nous admettrons dans une première partie la thèse de Henri-Frédéric Amiel, à savoir que la force naît de la résistance, puis nous verrons dans une seconde partie que la force de vivre naît également du malheur, de la souffrance, de la

destruction dont fait preuve l'homme face aux épreuves. Enfin, dans une dernière partie, nous verrons que la force qui permet à la vie de pleinement s'exprimer, qui permet à l'homme de s'élever spirituellement, provient seulement de la volonté de se surpasser soi-même, sans que les épreuves n'affectent cette naissance.

Tout d'abord, comme l'expose Henri-Frédéric Amiel, la force provient de la résistance aux épreuves qu'endure l'homme. La résistance se retrouve notamment chez Freud, laquelle est le fondement de sa conception des processus psychiques dans l'hystérie. Freud nous dit que la résistance, chez l'hystérique, est une force qui empêche le malade de se rappeler ses souvenirs : lorsque le malade tente de ramener à la conscience ses souvenirs inconscients, une force s'y oppose, agissant comme une résistance. Ce processus qui vise à repousser et maintenir les souvenirs dans l'inconscient, Freud le nomme le refoulement. Ainsi, en exprimant le refoulement, l'homme maintient ses souvenirs dans l'inconscient, dont l'accès à la conscience serait source de déplaisir et de souffrance. Il peut exprimer pleinement sa vie par le refoulement.

La force qui naît de la résistance se retrouve d'abord chez Victor Hugo :

« Dans ce bagne terrestre où ne s'ouvre aucun aile, [...]

J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle. »

La résistance aux épreuves de la vie, qui ne permettent à aucun de s'élever, et qui au contraire tendent à affaiblir l'homme, à l'emprisonner, à le maintenir dans la souffrance, dans la douleur, est ici exprimée par Victor Hugo par le fait qu'il porte tout le poids de cette force qui ne l'élève pas. L'aile renvoie au vol, à l'élévation spirituelle. Victor Hugo affirme que sur terre aucun esprit n'arrive à s'élever, mais Victor Hugo résiste à ne pas tomber. On retrouve cette souffrance dans Les Contemplations :

« Son âme aux chocs habituée

Traversait l'orage et le bruit. »

S'exprimant au fils de André Van Hasselt, Victor Hugo évoque que malgré les chocs, les épreuves du jeune enfant, ce dernier continue d'avancer, et ce à travers les souffrances. Sa force de vivre, sa force d'avancer, est issue des épreuves que la vie lui fait endurer. Cette grande souffrance est également exprimée par Nietzsche dans Le gai savoir :

« Mais ne pas périr de détresse et d'incertitudes intérieures lorsque l'on inflige une grande souffrance et que l'on entend le cri de cette souffrance – voilà ce qui est grand, voilà ce qui appartient à la grandeur. »

Nietzsche apporte que le fait de ne pas sombrer, ne pas périr lorsqu'une grande souffrance s'empare de nous, c'est la grandeur, c'est ce qui permet à la vie de s'exprimer pleinement. En surmontant la souffrance, on résiste, et la résistance nous permet d'avoir la force de vivre. Nietzsche exprime de même :

« Les saturnales d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue oppression – patiemment, fermement, froidement, sans s'incliner »

Les saturnales sont des antiques fêtes hivernales romaines en l'honneur des dieux. Un esprit qui résiste durant longtemps à une longue oppression, sans s'incliner, est pour Nietzsche digne d'être fêté, digne de pouvoir s'élever, s'élever divinement. La résistance apporte une élévation spirituelle. Et l'élévation spirituelle apporte le bonheur et également un signe élevé de culture, qui sont exprimés chez Nietzsche :

« Mais supporter, savoir supporter cette formidable somme d'affliction [...] prendre tout cela sur son âme [...] : voilà qui devrait produire un bonheur que l'homme n'a pas encore connu jusqu'à présent »

« Chacun sait aujourd'hui que savoir supporter la contradiction est un signe élevé de culture. »

Supporter, c'est résister, généralement aux souffrances, aux afflictions. Et supporter permet à l'homme de produire, de créer son bonheur, auquel il n'a sinon pas accès. La force de création provient ici de la résistance aux afflictions. De même, la contradiction s'avère être source de souffrance lorsque l'homme y est sujet, et résister à cette contradiction, c'est s'élever. La force née dans la résistance, c'est aussi revivre, lutter, surmonter les difficultés, comme on peut le retrouver dans *La Supplication* :

« Mais vaincre qui ? L'atome ? La physique ? L'univers ? Chez nous, la victoire n'est pas un événement, mais un processus. La vie est une lutte. Il faut toujours surmonter quelque chose. »

« De plus, j'ai eu de la chance : une cigogne s'est posée sur le pré, à côté. Tout un symbole ! Nous vaincrons quelles que soient les difficultés ! La vie continue... »

Lutter, surmonter, c'est résister. La vie est affligeante par les catastrophes comme Tchernobyl, ou encore la peur. Mais le fait de résister permet de surmonter, de lutter contre ces épreuves, et qu'ainsi la vie continue, que la force qui en résulte puisse s'exprimer pleinement. La cigogne est un oiseau, symbole de l'esprit, de la force spirituelle, de l'élévation spirituelle. On retrouve cette lutte chez Victor Hugo :

« Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en fête ;

On arrive, on recule, on lutte avec effort... »

« Nous avons essuyé des fortunes diverses,

Ce qu'on nomme malheur, adversité, traverses,

Sans trembler, sans fléchir, sans haïr les écueils,

Donnant aux deuils du cœur, à l'absence, aux cercueils, [...]

Nos pleurs, et le sourire à toute autre douleur. »

On retrouve l'idée de fête de chez Nietzsche, l'idée de s'élever après avoir surmonter les épreuves. La vie est une continuité d'épreuves affligeantes, produisant le deuil, et de résistance, produisant le bonheur par la fête. En surmontant le malheur, Victor Hugo produit le bonheur à travers le sourire. Et ce sourire est une force prête à lutter contre les prochaines douleurs. Enfin, la force de résistance est également exprimée par l'amour, qu'on retrouve dans l'œuvre de Svetlana Alexievitch :

« Elle a ouvert les yeux et elle a souri ! J'ai d'abord pensé qu'elle allait pleurer, mais elle a souri ! Les bébés comme elle ne survivent pas : ils meurent tout de suite. Mais elle n'est pas morte parce que je l'aime. »

L'amour est une force d'intériorité, c'est une puissance vitale de résistance. En aimant, en se faisant aimer, on affronte et on surmonte la vie et la mort. Cet amour se retrouve chez Victor Hugo, notamment à travers l'amour pour sa famille :

« Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné. »

« Quoi ! Lorsque'à peine je résiste

Aux choses dont je me souviens, [...] »

Quand je l'entends qui me dit : "Viens !" »

Victor Hugo souffre, mais son cœur est rempli d'amour, et ne succombe pas. Et même lorsqu'il résiste, les mots de sa fille qui lui dit « Viens ! » lui permettent davantage de résister, et d'avoir la force de vivre.

La force naît donc de la résistance, par le fait qu'elle lutte, qu'elle surmonte les épreuves, et en surmontant davantage de forces lui permettent de s'exprimer pleinement. C'est la thèse de Henri-Frédéric Amiel. Cependant, les épreuves de la vie sont affligeantes, et font parfois sombrer l'homme dans la souffrance et le malheur. L'homme ne peut donc plus résister, mais ce malheur, cette souffrance, cette destruction de la vie, sont pourtant sources de sa force de vivre.

En effet, comme le montre Nietzsche, la force de vivre, source de bonheur, a pour origine la destruction de la force vitale, de la vie elle-même :

« Tout bonheur n'apparaît qu'avec l'anéantissement des passions et le silence de la volonté ! »

L'anéantissement des passions, le silence de la volonté, c'est la destruction de la force de vivre, c'est l'absence d'amour, l'absence de volonté de s'élever spirituellement. Et c'est ainsi que le bonheur naît de la destruction, du néant, de l'annihilation. Ce qui cause cette destruction est principalement la maladie, évoquée à plusieurs reprises chez Nietzsche :

« Un au-dessus de soi-même autorise à demander si ce n'est pas la maladie qui a inspiré le philosophe. »

« Oui, j'éprouve, du plus profond de mon âme, de la reconnaissance envers toute ma misère et mon état de malade, et tout ce qui en moi est toujours imparfait. »

La maladie, bien qu'elle soit un danger pour la vie, c'est également une chance. Elle permet de décupler la spontanéité vitale, et permet la création. Ici, le philosophe est considéré

comme un philosophe-artiste, qui pense en adhérant à la vie, qui est la pure spontanéité comme force vitale. Créer, c'est donner plus que tout ce que l'on a, et en étant malade, le philosophe créer. La maladie, la misère, l'imperfection, sont toutes des origines de la force. Et l'homme sait que la maladie est pour lui une source de force, comme le montre Nietzsche dans Le gai savoir :

« Exactement comme le fait un voyageur qui projette de s'éveiller à une certaine heure et s'abandonne ensuite calmement au sommeil : de même nous, philosophes, à supposer que nous tombions malades, nous nous livrons momentanément à la maladie – nous fermons en quelque sorte les yeux sur nous-mêmes. Et de même que ce voyageur sait que quelque chose en lui ne dort pas, que quelque chose compte les heures, et le réveillera, de même nous savons que l'instant décisif nous trouvera éveillés, – que quelque chose surgira alors et prendra l'esprit sur le fait, je veux dire en flagrant délit de faiblesse, ou de demi-tour, ou de capitulation, ou d'endurcissement, ou d'assombrissement, ou de rechute »

L'homme attend dans la maladie, il attend que celle-ci lui procure de la force vitale pour surmonter la maladie, et exprimer pleinement sa force de vivre. La maladie est une source de douleur, tant émotionnellement que physiquement, et cette douleur est également source de la force spirituelle :

« Seule la grande douleur est l'ultime libératrice de l'esprit, en ce qu'elle est le professeur du grand soupçon, qui fait de tout U un X »

Nietzsche évoque ici la grande douleur, qu'il appelle « le grand soupçon ». Le grand soupçon, c'est une philosophie créatrice qui pense par figures, qui critique la philosophie métaphysique. C'est la souffrance supérieure des aristocrates qui met les hommes sur le chemin de la philosophie critique. Nietzsche joue ici sur l'inversion de « faire d'un X un U ». L'idée de cette inversion de l'expression est le dépassement de l'illusion et l'accès à la réalité : la douleur comme le grand révélateur. La douleur est donc l'expression de la force vitale. La maladie se retrouve également dans La Supplication :

« Nous n'étions suspendus qu'à un fil très mince, mais nous imaginions que nous étions de nouveau accrochés à la vie. »

La maladie qui touche un liquidateur de Tchernobyl l'emmène vers la mort, et ainsi celle de sa femme. Cependant, dans l'attente de la mort, dans la souffrance, l'idée de vivre, la force de vivre reprend le dessus. La mort se retrouve également dans *Les Contemplations* :

« Je voulais me briser le front sur la pavé ;

Puis je me révoltais, [...] »

« [...] ‘‘Le malheur c’est la vie.

Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux ! J’envie

Leur fosse où l’herbe pousse, où s’effeuillent les bois.

Car la nuit les caresse avec ses douces flammes ;

Car le ciel rayonnant calme toutes les âmes

Dans tous les tombeaux à la fois ! »

Victor Hugo souffre d’une grande douleur qui le pousse au suicide, à la mort. Mais une force née de cette souffrance le pousse à reprendre le dessus sur la mort et la souffrance. Mais la mort permet ma joie, d’être heureux, et ainsi paradoxalement de vivre. Dans la mort la force spirituelle se trouve et s’exprime pleinement. Victor Hugo envie même les morts, envie la souffrance, pour ainsi avoir la force de vivre. La mort est également exprimée par Svetlana Alexievitch :

« Une perte est une perte pendant une heure à peine : avec elle, d’une manière ou d’une autre, un cadeau nous est aussi tombé du ciel »

Dans la mort, dans la perte, dans la souffrance, il y a toujours une source de bonheur, de force vitale, un cadeau qui tombe du ciel. Et dans cette mort, dans la catastrophe, l’homme continue d’exhorter sa force pour le monde cosmique :

« Mais avec Tchernobyl, l’homme a levé la main sur tout... »

La catastrophe de Tchernobyl a poussé l’homme à davantage exprimer sa force vitale pour lui-même et pour le monde autour de lui.

La force naît donc de la destruction, laquelle apporte malheur et souffrance à l'homme. Mais si l'homme parvient à créer, à exprimer pleinement sa vie, à s'élever spirituellement, même dans la destruction, c'est qu'il le veut. La force ne naîtrait donc pas directement de la destruction, mais seulement de la volonté de l'homme de vouloir s'élever lui-même, vouloir exprimer pleinement sa vie, dans la destruction ou non. Seule la volonté est source de la force de vivre.

En effet, l'homme éprouve un besoin de vivre intensément, et de s'élever spirituellement. Il en a continuellement l'idée, à travers des rêves, comme nous le montre Svetlana Alexievitch :

« Il avait une telle envie de vivre. Il regardait le ciel par la fenêtre. »

« La nuit, je vole... Je vole dans une lumière forte... Ce n'est pas la réalité, mais ce n'est pas non plus l'au-delà. C'est l'un et l'autre, et encore une troisième chose. »

L'aspect onirique des paroles évoque un besoin, une envie de vivre. Le regard au ciel, l'envol, sont des métaphores de l'élévation spirituelle, et le contraste entre l'obscurité de la nuit et la lumière forte accentue la volonté de l'élévation. Vouloir vivre, c'est la force vitale elle-même, comme nous pouvons le voir dans *Les Contemplations* :

« Êtres ! choses ! vivez ! sans peur, sans deuil, sans nombre !

Que tout s'épanouisse en sourire vermeil !

Que l'homme ait le repos et le bœuf le sommeil !

Vivez ! croissez ! semez le grain à l'aventure ! »

Victor Hugo exhorte à la vie, à grandir, à s'épanouir, et à vivre intensément. Le sourire, symbole du bonheur, est le but atteint lorsque la vie est pleinement vécue et voulue. Cette force et cette volonté de vivre se retrouvent dans *Le gai savoir* :

« Oh ces Grecs ! Ils s'y connaissent, pour ce qui est de vivre [...] Ces Grecs étaient superficiels... par profondeur ! »

Nietzsche chante ici les louanges des Grecs. Lorsqu'il dit qu'ils sont superficiels par profondeur, il fait l'exaltation et l'exhortation à la vie. La vie réelle est une acceptation

enthousiaste et volontaire de la vie elle-même. Vivre, c'est vouloir la vie elle-même. Les Grecs aimaient le réel, et le vivaient par pure spontanéité vitale. C'est ce que Nietzsche appelle l'*amor fati*. On retrouve cet amour de la vie, cet amour du réel, dans La Supplication :

« La génération de la guerre ? Mais elle était heureuse ! Ces gens avaient la victoire. Ils ont vaincu ! [...] Ils n'avaient peur de rien. Ils voulaient vivre, étudier, faire des enfants... »

« J'ignore comment j'ai pu revivre. Je l'ai voulu. Et voilà : je ris, je parle. »

Vouloir vivre, vivre, c'est être heureux. Apprendre, se cultiver, se reproduire, c'est la spontanéité vitale, c'est l'élévation spirituelle et l'affirmation de soi par la volonté de puissance. De plus, vivre, c'est rire, et le rire c'est la spontanéité même de la vie. Le rire, la force vitale, la volonté de puissance, naissent donc de la volonté de la vie. Nietzsche nous apporte également que pour vivre intensément et pleinement sa vie, il faut la vivre dangereusement :

« Car, croyez-moi ! – le secret pour retirer de l'existence la plus grande fécondité et la plus grande jouissance, c'est : vivre dangereusement ! »

L'homme peut vivre dangereusement comme il peut ne pas vivre dangereusement. Vivre sa vie dangereusement est un choix, et le vouloir, c'est atteindre l'intensité maximale de sa vie. Vivre dangereusement, c'est aussi oser, braver le courage. On retrouve cette bravoure dans Les Contemplations de Victor Hugo :

« J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.

Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,

Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher »

L'aigle, c'est le symbole de la puissance physique. Cueillir une fleur, c'est le symbole de l'amour, de l'être aimé. Victor Hugo vit dangereusement en allant cueillir une fleur, là où seul un aigle peut accéder, pour aimer. Aimer, c'est vivre, c'est la volonté de vivre. Aimer, c'est agir. Le symbole de l'aigle est également présent dans un autre poème de Victor Hugo :

« Puisque dans mon humble retraite,

Je ramasse, sans me courber,

Ce qu'y laisse choir le poète,

Ce que l'aigle y laisse tomber ! »

Malgré la vieillesse, la mort qui l'attend, Victor Hugo veut vivre, vivre comme un aigle, pour vivre au-delà de ses souffrances, de la vieillesse ; vivre comme un poète, pour créer, pour donner toujours plus que ce qu'il a, pour vivre intensément sa vie. La force de création est une pure force vitale, vouloir créer, c'est vouloir vivre. On retrouve cette création poétique dans Les Contemplations :

« O strophe du poète, autrefois, dans les fleurs,

[...] Tu semais de l'amour et tu faisais du miel ;

Ton âme bleue était presque mêlée au ciel ;

Ta robe était d'azur et ton œil de lumière »

La création est à l'origine de l'amour, du bonheur, de la force vitale. La couleur bleue est le symbole du bonheur. Nietzsche évoque également la création à plusieurs reprises dans Le gai savoir :

« Je veux apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. »

« Mais nous, nous voulons devenir ceux que nous sommes, – [...] ceux qui se créent eux-mêmes ! Et il nous faut pour cela devenir ceux qui excellent à apprendre et découvrir tout ce qu'il y a de loi et de nécessité dans le monde »

« J'en veux davantage, je ne suis pas de ceux qui cherchent. Je veux créer pour moi-même mon propre soleil. »

Nietzsche ne veut non seulement créer pour embellir les choses, le monde autour de lui, mais il veut créer pour lui-même, pour atteindre la volonté de puissance, le surhomme, pour être un aristocrate de la vie qui ne peut vivre plus intensément la vie. Le soleil est une métaphore de son but ultime, comme un chemin jusqu'à la force de vivre, comme une lumière qui le guide. Et la force de vivre de Nietzsche, sa volonté de puissance, sa force spirituelle, ont toutes pour origine sa seule volonté de s'élever.

Pour conclure, la force, que l'homme subisse des épreuves, qu'il résiste, qu'il souffre dans la destruction, ou qu'il vive déjà intensément sa vie et l'exprime pleinement, a pour seule origine la volonté pour lui de s'élever spirituellement, et de vivre toujours plus intensément la vie. La volonté est la force de vivre de l'homme.